

JOURNAL D'UN TRAQUÉ

----oooOooo----

Vous qui ouvrez ce journal, je veux tout de suite vous prévenir :

Si vous cherchez des récits d'actions héroïques, ne tournez pas ces pages ;

Vous ne trouverez ici, que l'histoire d'un homme qui tenta simplement de forcer le sort contraire.

Si elle a été écrite, c'est en souvenir de tous les autres,

De ceux pour qui cette vie ne dura pas seulement quelques jours mais des semaines et des mois,

Pour que l'on sache combien de tels hommes furent proscrits, traqués, bannis,

Pour le seul motif qu'ils voulaient aider leur pays ;

Et si vous pensez que leur rôle n'a pas été très considérable, ne le leur dites pas,

D'abord parce que vous n'en savez rien,

Et puis, parce que la Patrie ne demande pas de réussir toujours, mais au moins d'essayer,

(et combien n'ont même pas essayé !).

Puisse ce récit de leurs craintes, de leurs peines, de leurs fatigues les faire mieux comprendre et mieux aimer ...

A tous ceux qui sont morts,

A tous ceux que la trahison livra à l'ennemi,

A tous ceux qui ne surent ou ne purent pas partir à temps,

A tous ceux qui tentèrent d'en faire autant mais à qui le sort fut cruel,

A tous mes hommes du 3^o Bataillon de Chasseurs Vosgiens,

ces lignes sont dédiées ...

Val de Senones
Décembre 1944

INTRODUCTION

-----ooOoo-----

Août 1944

Mois magique d'espoirs renaissants et d'enthousiasmes débordants, mois d'attentes pleines de confiance et de joies délirantes. Après quatre longues années d'angoisses, de privations, de terreurs, de craintes, d'incertitudes, d'impatiences, de déceptions, voici que l'on peut commencer à penser sans folie à cette chose inouïe que l'on s'épuise à désirer: la Libération, voici que les sceptiques même ceux qui ont cru longtemps qu'aucun débarquement n'aurait lieu, peuvent, doivent la considérer comme proche: pensez donc: après la percée d'Avranches c'est Dinan, puis Rennes d'où les blindés américains entrés en coup de vent repartent vers trois directions différentes: Brest à l'Ouest, Nantes au Sud, Paris à l'Est. En hâte on déplie les cartes Michelin parcimonieusement ouvertes jusque là sur un petit coin de Normandie. Et chaque jour apparaissent des noms nouveaux: Laval, Le Mans, Dreux, Chartres, Rambouillet. Les distances que l'on mesure sur la carte avec un double décimètre se rétrécissent à chaque communiqué, et un beau jour - oh combien beau une voix émue et grave proclame au milieu de l'émission de Londres, en détachant les syllabes: Le Général KOENIG, Commandant supérieur des Forces Françaises de l'Intérieur, annonce que Paris vient d'être libéré" Les jours suivants avec encore plus d'ardeur qu'auparavant, on s'accroche à la T.S.F., on veut savoir comment cela s'est passé; et l'on apprend avec joie que cet événement considérable est entièrement l'œuvre de français: F.F.I. organisés ou improvisés chassant l'ennemi de leur capitale, 2° D.B. (plus connue sous le nom de Division LECLERC) leur apportant l'aide du matériel et de la puissance alliés.

Mais les troupes se rapprochent; après un court arrêt sur la Marne, c'est de nouveau la marche en avant des armées alliées; les attendrons-nous les pieds dans nos pantoufles, sans rien faire pour tenter de les aider, de faciliter leur progression ? Cela ne nous semble pas possible, nous voulons aussi jouer notre rôle, prendre notre part du travail commun, et, pour cela, il est grand temps de s'organiser. A la fin du mois d'août M.A., résistant de la première heure, vient discrètement me demander si éventuellement j'accepterais dans les F.F.I. un commandement en rapport avec mon grade militaire. Timidement j'avance qu'en toute légalité je me suis, sans appel, classé comme capitaine; bien mieux, quelques jours après, le colonel M., officier de chasseurs d'active chargé d'organiser les F.F.I. dans le Val de Senones, me fait appeler et me propose le commandement du bataillon groupant les hommes de La Petite Raon, Moussey le Saulcy, Belval, Le Puid, soit 3 centuries ; une telle offre dans de telles conditions est un ordre et mon acceptation est immédiate. Il importe d'ailleurs de faire vite, car les noms de Troyes et de Châlons-sur-Marne (qui sentent déjà l'Est) commencent à apparaître dans les communiqués.

Mercredi 20 Septembre

Ce que furent ces trois semaines, il est difficile de le rapporter en détail. C'est une période de fébrile activité, de rendez-vous à l'un ou l'autre bout, de la vallée, de reconnaissances sur le terrain, de réunions secrètes, de visites ininterrompues. Dès les premiers jours, le colonel a dit « Soyez prêts à agir sans délai; l'ordre de début des opérations sera peut-être là demain ». Et l'on met sur le papier - ou plutôt dans sa tête - toute la préparation d'une véritable mobilisation : hommes, encadrement, état-major, liaisons, armement, ravitaillement, transports ; mon

bureau ne désemplit pas et deux ou trois cyclistes sont toujours sous pression ; tout le monde marche à fond. Et les allemands défilent, défilent vers le Hantz, l'air morne, à pieds, en vélos, en voitures, à cheval ou tirant eux-mêmes des carrioles volées au long des chemins. Un blindé américain a été vu à Azerailles, un autre à Rambervillers ; dans quelques jours « ils » seront là. Il manque encore les armes, mais les parachutages n'ont pas été inventés pour rien. Un soir, c'est 18 containers qui nous arrivent par ce moyen, certains d'ailleurs retrouvés seulement le matin tout près des maisons ; et tout le jour, c'est un invraisemblable trafic d'armes conduites à Moussey ou au Puid, descendues dans des maisons pour y être dégraissées, remontées dans des cachettes. Le lendemain, le message passe encore à la T.S.F, on se rend sur le terrain, mais rien ne vient ; le jour suivant ou plutôt la nuit, nouveau dérangement sans résultat. Il faut remédier à cet état de chose, et le 20 je rencontre à Moussey le capitaine Dreickx, de l'Armée anglaise, qui vit en forêt avec un certain nombre d'officiers et d'hommes de troupe du 2° S.A.S (Service Air Spécial) parachutés un peu partout et qui ont fini par se retrouver grâce à nos soins. Le capitaine est radieux : il a reçu la nuit précédente 3 Jeeps et veut le soir même « prouver ses mitrailleuses » sur tous les boches qu'il rencontrera. Il ne nous cache pas que les envois d'armes sur notre terrain ont été suspendus pour ne pas troubler les parachutages qui leur sont destinés. Mais ils ont maintenant à peu près tout ce qu'il leur faut, et je dois le revoir le lendemain pour mettre les choses au point. D'ailleurs tout va très bien, et la 3° armée américaine vient de leur faire savoir par T.S.F qu'elle compte être dans leur secteur dans 2 ou 3 jours. On la situe aux environs de Raon l'Etape, à la Chipotte et à la Chapelotte, descendant vers la vallée de la Plaine. Le colonel est également optimiste, s'étonne que l'on ait encore si peur des chleuhs qui, déclara-t-il, ont bien autre chose à faire que de s'occuper de notre activité. Et nos préparatifs augmentent encore d'intensité; les sizaines, trentaines, centuries s'organisent et leur encadrement se précise. Toutefois l'armement du seul parachutage intéressant notre unité ayant d'être partagé entre tout le régiment, il est en ce qui nous concerne nettement insuffisant; et si des promesses de ravitaillement nous ont été faites, nous n'avons tout de même pas de quoi nourrir des troupes en campagne Par contre le 3° Bataillon de C.V dispose d'un beau fanion bleu et jaune jonquille marqué de la croix de Lorraine.

Jeudi 21 Septembre

SAINT MATHIEU

Automne - Voilà ce que vous trouverez sur tous les calendriers. Mais pour nous, ce fut bien autre chose, car ce jour-là le Destin parla très haut. Midi et demie, au milieu du repas trois coups de sonnette brefs : c'est un de mes agents de liaison qui vient m'avertir que ce matin la Gestapo est venue chez le colonel pour l'arrêter et, ne le trouvant pas, s'est emparée de son fils ; un léger choc au cœur, mais je ne bronche pas et reviens terminer mon repas; quelques minutes se passent, et le garde M. vient me confirmer la nouvelle. Il faut quand même agir et Gisèle encore souffrante, une fois recouchée, je dois lui apprendre avec ménagements le danger qui me menace. Sont-« ils » sur la piste de toute l'organisation ? Je ne sais mais de toutes façons il est plus prudent de ne pas demeurer chez moi ; j'avais prévu le coup et demandé à de bons amis de Senones, les P. de m'accueillir le cas échéant. Mon absence ne durera d'ailleurs que quelques jours puisque les alliés vont arriver sans retard. Je rassemble quelques provisions, prends ma fausse carte d'identité que le précieux René Maurice m'a fait établir il y a quelques jours, laisse mon alliance dont les prénoms pourraient me trahir, revêt mon cuir, compagnon de tant de camps et ma chaude et légère pèlerine de loden, me coiffe de mon béret - sans cor de chasse, ne négligeons aucun détail - et me voici parti sur la route pour l'aventure, pour le grand jeu dont ma vie était l'enjeu, et qui devait durer non pas 48 heures

mais deux mois...Vers deux heures j'arrive chez les P. et apprends que deux officiers allemands logent dans la maison; heureusement ils s'occupent beaucoup plus de leurs canons installés aux casernes qu'aux hôtes de passage. D'ailleurs, pour tout le monde - mes papiers le prouvent - je suis Daniel Ferry, né à Mirecourt, domicilié à Châtel-sur-Moselle que j'ai dû fuir sous les bombardements ; et pour plus de sûreté, je m'arrangerai pour ne pas les rencontrer. Dans ma chambre je découvre parmi les livres de la bibliothèque plusieurs études sur la vie et les oeuvres de Don Calmet et, pour oublier le présent, je me plonge avec délices dans ces souvenirs du temps passé. Mais les nuits précédentes passées sur le terrain de parachutage pèsent lourdement sur mes paupières, et bientôt je m'endors profondément jusqu'à l'heure du dîner.

Vendredi 22 Septembre

==

Saint Maurice

J'aurais dû souhaiter la fête de mon hôte, mais j'avoue que je n'y ai pas pensé. Dans la matinée, les nouvelles commencent à arriver ; le cercle se resserre : on vient d'arrêter le garde d'eau des étangs Larue, chez qui avaient lieu les réunions de l'état-major du régiment, ainsi que deux hommes de Senones. L'après-midi, je vais à La Rochère où m'attend un message venant d'Epinal destiné au Colonel, introuvable depuis hier. Il prescrit le départ immédiat de tous les hommes pour le maquis ; sans armes, sans ravitaillement assuré, ce serait une folie de lancer ainsi dans la nature des centaines d'hommes et de jeunes gens : certains exemples comme Viombois le prouvent bien ;

Au retour, je rencontre le capitaine M. en bourgeron et casquette, qui me conseille de changer moi aussi de vêtements, la culotte mastic, les bandes molletières et le béret, que je porte étant justement le signalement sous lequel il est, lui, recherché. Aux Casernes de Senones, quelques avions américains bombardent et mitraillent les batteries de mes voisins de chambre ; sur la route, les camions défilent; le canon gronde ; la libération semble proche. En attendant Don Calmet vient me tenir compagnie.

Samedi 23 Septembre

==

Cela n'a pas été long : à 10 heures, Mme G. arrive en courant pour me prévenir que la Gestapo est chez moi : grande mise en scène, plusieurs voitures (marquées L.V.F.), maison cernée, recherches dans tout l'appartement et la cave, interrogatoires variés (même J.-H., 4 ans, qui, bien sermonné, répond que je suis allé chercher des pommes), menaces, rien n'y manque. Aussi, je me sens encore trop près et préfère ne pas m'attarder ; mais où aller, où trouver une ferme hospitalière qui pourrait me cacher pendant quelques jours ? Au Puid, je connais bien le maire, M. B., qui tout au moins pourra me conseiller ; aussi est-ce vers ce village que je me dirige sous une pluie battante ; mais, première déception, il est parti pour la journée ; chez V., l'instituteur, mon chef de centurie, personne non plus. A l'épicerie-boulangerie, j'apprends que les chleuhs sont déjà venus le matin et sont attendus de nouveau d'un moment à l'autre ; V. et Th, par prudence, sont partis dans les champs. Décidément, le Puid n'est pas l'asile de tout repos que je me plaisais à imaginer. Mais le Vermont, me dit-on, est encore net de toute présence allemande ; c'est donc là que je chercherai refuge, chez M.A. qui m'est signalé comme présentant le double avantage d'être très accueillant et peu repéré. Dès mon arrivée, je me rends compte de la véracité du premier qualificatif ; pour le second, il n'en sera pas de même, mais n'anticipons pas. L'après-midi, une visite ; pourtant je n'en attends pas beaucoup;

c'est René Maurice qui vient me rassurer au sujet de la perquisition du matin, qui s'est passée sans encombre, et prend un mot pour Gisèle, et des consignes de prudence pour les hommes. Puis je regarde tomber la pluie et en un éclair, ai le temps d'apercevoir dans un tournant de la route deux autos emmenant vers Saales D., chef de trentaine au Saulcy et sa femme, et le fils du colonel arrêtés l'avant-veille et le matin même. Après le dîner, je m'endors du sommeil du juste.

Dimanche 24 Septembre

-=-=-=-=-=-=-=-=-=-=-

Huit heures du matin - Dans un demi-rêve j'entends sur le chemin qui longe la maison des bruits de pas, des charrettes qui cahotent, des chevaux qui butent sur les cailloux, des sons de voix gutturales ; mais suis-je encore endormi ? J'émerge pesamment du sommeil, j'ouvre avec peine un oeil, et ce que j'aperçois par la fenêtre, située tout contre mon lit, me fait me dresser sur mon séant : de l'autre côté du carreau - je pourrais les toucher si la croisée était ouverte - défilent des uniformes verts de la Wehrmacht, à pieds, dans des voitures, à cheval, dans deux autos même qui oscillent d'une ornière à l'autre - que se passe-t-il donc ? Je suis vite habillé et au bout de peu de temps arrivent les premières nouvelles : les chleuhs, au nombre de 200 environ, ont cerné le Puid où ils procèdent au ramassage des hommes, notamment à la sortie de la messe. A 9 heures, on apprend qu'ils ont demandé quelques hommes du Vermont : le danger se rapproche. Par mesure de sécurité, je me ménage une cachette dans le foin et m'y blottis pour réfléchir à la situation : celle-ci n'est pas très brillante, car on craint bien que les perquisitions ne s'étendent au Vermont, et ma fausse carte et mon pantalon d'emprunt ne me seraient que d'un faible secours. Aussi, malgré les instances de mon hôtesse qui m'appelle pour le déjeuner, je ne sors pas de mon trou. Vers cinq heures pourtant, je vais prendre un peu l'air et me restaurer. La dernière tartine avalée, on entend dehors le chien grogner ; Mme A. va voir au bout du couloir et n'a qu'un cri : « mon Dieu ! les Allemands ». Je bondis dans la grange et jouant des pieds et des mains je m'enfonce le plus profondément que je peux dans un énorme tas de foin puis en sueur, le cœur battant, j'écoute. Tout autour de la maison résonnent les rauques syllabes de la langue abhorrée. Mais ce bruit inquiétant cesse bientôt, et Mme A. ne tarde pas à venir m'en donner la raison : c'est son mari que l'on venait d'arrêter et que l'on a effectivement emmené. Les chleuhs savaient-ils qu'il était chef de sizaine dans la trentaine du Puid et que bien des prisonniers évadés avaient trouvé chez lui un lieu de repos et de ravitaillement ? Nul ne peut le dire; un foyer de plus est détruit, et c'est tout... Mais les chleuhs peuvent revenir, et la maison n'est plus de tout repos ; je projette de la quitter dès qu'il fera nuit, mais dans ce pays vidé de tous ses hommes, pourri d'Allemands, où aller ; où reprendre contact avec ce qui de notre organisation, a pu surnager dans ce désastre ?

La forêt m'attire, où je me sentirai chez moi, où je pourrai marcher, me détendre, où je ne craindrai pas d'être cerné comme dans un fenil ; toute ma formation scoute, tout mon métier, et peut-être un secret atavisme venu des âges les plus reculés me pousse à y retourner ; « Hommes des Bois » m'appelaient parfois des camarades par plaisanterie; eh bien, pourquoi pas? Dans ma tête je trace divers itinéraires pour rejoindre l'immense massif du Val de Senones, en compare les risques, les distances, les difficultés, pense que c'est ce secteur que hantent les Anglais à qui il serait peut-être possible de se raccrocher. Aussi mon choix se fixe et à neuf du soir, me voilà dehors. La nuit est sombre et il pleut doucement. « A Dieu va » m'a dit sur le seuil de sa porte Mme A mal remise du coup qui vient de la frapper. Dans le silence nocturne, mes pas résonnent étrangement sur le sentier pierreux ; je longe le bas côté pour faire moins de bruit. Je dois contourner tout le village par la lisière des bois ; je ne suis pas en route depuis cinq minutes que je m'arrête brusquement, un pied en l'air : sur le chemin, à quelques mètres de moi se dresse une ombre ; mes yeux s'écarquillent pour essayer de

l'identifier, mais en vain. Est-ce un arbre, un buisson, ou une sentinelle placée là pour empêcher toute tentative de fuite ? La peur de cette dernière éventualité me fait amorcer un long détour pour éviter l'obstacle supposé. Je rampe dans un champ de pommes de terre, puis me glisse entre les touffes de genêts et ne tarde pas à être trempé. Le buisson n'a pas bougé et je rentre dans un hagus dont je bénis le propriétaire pour l'avoir laissé si clair : la marche y est aisée, et le camouflage suffisant. Mais qu'est-ce donc que cette lumière qui apparaît entre les arbres au ras du sol sur la côte toute proche ? Je m'arrête à nouveau; elle a disparu, puis se montre derechef et semble bouger ; je la fixe longuement ; non, elle est immobile ; pendant cinq bonnes minutes je cherche une explication qui finit par s'imposer : c'est tout simplement la lune qui se lève derrière les arbres d'un mamelon boisé, et que les nuages chassés par le vent cachent de temps à autre. Rassuré, je reprends ma marche à travers les hagus où je me cogne aux troncs, les ronciers où je m'empêtre, les prés que je traverse en courant, le corps plié en deux pour être moins visible. Le Vermont est contourné, les dernières maisons aux pâles clartés de lampes à pétrole ont disparu, je puis redescendre pour traverser la route de Grandrupt, ce que je fais sans encombre, et je m'engage dans un vallon qui me guidera un moment. J'arrive bientôt à la seconde route prévue, celle de Grandrupt aux Chacheux, en-dessous de laquelle coule le ruisseau de la Rochère que je dois longer. Mais un bruit de chariot se fait entendre sur la route que je domine de quelques mètres ; je distingue parfaitement le crissement des roues cerclées de fer sur le gravier ; j'attends quelques minutes, rien ne vient ; je tends l'oreille, en même temps que mon cerveau s'efforce de déterminer la nature du bruit qui l'a frappée, et je dois bientôt me rendre à l'évidence : c'est un simple petit ruisseau, cascasant sur un lit de sable et de cailloux, qui est la cause de mon inquiétude. Je traverse donc la route sans crainte, mais, distinguant mal la hauteur du talus, boule comme un lièvre atteint par le chasseur. Dans les prés, le long du-ruisseau, la marche est plus aisée, mais je dois bientôt rentrer sous bois. Epines noires, ronces, robiniers, aubépines, pommiers sauvages, j'expérimente successivement tout ce qui pique, retient, accroche, griffe, mord, blesse, et, pour augmenter la difficulté me voici dans un éboulis de déchets de carrière, roulant sous les pas avec un bruit qui me semble terrible, ou présentant une suite de gros blocs infranchissables aux arêtes coupantes, à l'équilibre instable et aux formes contournées. Je marche ainsi longtemps, si l'on peut ainsi appeler une telle progression à deux, trois ou souvent quatre pattes, et m'estime peu éloigné des Cacheux que je veux légèrement contourner ; je repasse la route de Grandrupt et remonte toujours à la recherche de celle du Puid à la Petite Raon ; à chaque clairière dans le bois je crois la deviner, mais en vain ; voici un chemin qui suit à peu près la direction que je crois être la bonne, il me permettra en tous cas d'avancer plus rapidement ; voici des prés, entourés de fils de fer barbelés, encore plus cruels que leurs confrères végétaux, et auxquels je me meurtris. Dans la nuit à demi-obscur, j'aperçois devant moi une maison, à droite une autre, à gauche une troisième : grand Dieu, où suis-je allé me fourrer ? Je consulte le plan tracé dans ma tête au départ, et ne vois qu'une solution : je suis remonté trop tôt et me trouve en plein centre du Puid, village où cantonnent cette nuit plus d'une centaine de chleuhs, et que j'ai tout fait pour éviter ! Il est deux heures du matin. Après 5 heures de marche souvent épuisante, je suis à vol d'oiseau à 2 kilomètres et demi du Vermont ! Retourner sur mes pas me retarderait trop ; je change mon projet primitif et, jouant le tout pour le tout, traverse la route entre deux maisons, comptant sur le sommeil des habitants. Un talus, quelques clôtures à franchir et voici un chemin qui s'enfonce sous bois; cette partie de forêt m'est totalement inconnue mais, dans mon esprit, je la situe assez bien sur la carte et, ce qui est plus important, je la limite par trois routes formant triangle et qui m'éviteront de m'égarer tout à fait. Je fonce donc dans le bois, me guidant sur les lueurs du canon que l'on aperçoit dans le lointain derrière la Chapelotte. Après bien des zigzags je débouche enfin dans un pré, mes calculs et surtout ma bonne étoile m'ont bien conduit, j'arrive exactement à l'endroit prévu, sur la route de Belval, un peu en dessous de la scierie

Colin. La traversée du canal d'alimentation de la caisserie Urbain sur une écluse est un peu hasardeuse, néanmoins j'atteins vite le pied de la Côte du Mont. Je la contourne par la droite et cherche un chemin pour pénétrer : en forêt, mais comme par un fait exprès, celui qui se présente s'en va vers la gauche ; tant pis, on s'en contentera. La nuit est devenue absolument noire et à chaque instant mes pieds perdent le sentier. Fatigué, je m'accorde un quart d'heure de repos et, pour me réconforter, mords à pleines dents un morceau de lard et au quignon de pain emportés par précaution. Profitons de cet arrêt pour regarder, l'heure : 4 heures et demi du matin; il est temps de penser que nous sommes déjà au...

Lundi 25 Septembre